Adrien Boniteau
Église évangélique mennonite
de Strasbourg-Illkirch

Prédication
Culte du 5 juillet 2020

Psaumes 120-134 : les chants des montées

Je tiens tout d'abord à remercier l'Église évangélique mennonite de Strasbourg-Illkirch de m'avoir invité. J'ai fréquenté votre communauté à plusieurs reprises et certains visages me sont familiers. C'est donc une joie pour moi d'être parmi vous aujourd'hui. Je remercie en particulier Geneviève de m'avoir proposé de prêcher devant vous.

Si j'ai bien compris, c'est la deuxième fois que vous vous réunissez « physiquement » ou, comme on a maintenant coutume de le dire, « en présentiel ». J'imagine la joie qui est la vôtre de vous regrouper à nouveau en assemblée. C'est pourquoi j'aimerais aujourd'hui vous partager des textes qui nous parlent justement de cette joie de se retrouver ensemble. Il ne s'agit pas d'un seul texte mais d'une série de textes. Je ne lirai donc pas ces passages, cela serait trop long et trop fastidieux. Ne vous attendez pas non plus à une analyse de chaque verset de ces textes, je me contenterai des versets les plus représentatifs de cet ensemble de psaumes.

J'ai en effet en tête un recueil de psaumes, que l'on appelle habituellement « chants des montées » ou « cantiques des degrés ». Il s'agit des quinze psaumes situés entre le psaume 120 et le psaume 134 inclus. Un bon moyen de les retenir est de se souvenir qu'ils viennent juste après le psaume 119, le chapitre le plus long de la Bible que forme ce poème à la gloire de la Parole de Dieu. Les psaumes des montées étaient chantés lors des trois pèlerinages annuels vers Jérusalem que les hommes juifs étaient tenus de réaliser à l'occasion de fêtes particulières : la fête des pains sans levain, la fête des semaines et la fête des tentes. Le livre du Deutéronome (16, 16) nous dit par exemple : *« Trois fois par an, tous les hommes parmi vous se présenteront devant l'Éternel, ton Dieu, à l'endroit qu'il choisira : à la fête des pains sans levain, à la fête des semaines et à la fête des tentes. »* De la même manière, nous pouvons lire dans le livre de l'Exode (34, 23-24) : *« Trois fois par an, tous les hommes se présenteront devant le Seigneur, l'Éternel, le Dieu d'Israël. […] Tu monteras te présenter devant l'Éternel, ton Dieu, trois fois par an. »* Vous comprenez maintenant l'appellation de ces psaumes : *« tu monteras »*. Les chants des montées désignent les psaumes chantés lors de cette *montée* à Jérusalem. L'expression « cantique des degrés » fait quant à elle référence aux quinze marches qu'il fallait gravir pour accéder au temple, appelées « degrés ». D'un point de vue symbolique, nos quinze psaumes doivent peut-être être vus comme autant de marches qui permettent à notre esprit de s'élever et d'entrer dans la présence de Dieu. Quoi qu'il en soit, ces psaumes, chantés lors des trois fêtes annuelles, rendent compte du périple des pèlerins israélites.

C'est le cas du premier psaume de notre recueil, le psaume 120. Il nous dépeint un Israélite sur le point de partir, angoissé à l'idée de s'éloigner de son territoire : *« Malheur à moi ! J'ai dû séjourner à Méshec, habiter parmi les tentes de Kédar ! J'ai habité trop longtemps avec ceux qui détestent la paix »* (v. 5-6). Sans doute êtes-vous perplexes quant aux noms un peu barbares de *« Kédar »* et de *« Méshec »*, comme je l'ai été lors de ma première lecture de ce texte. Méshec, si l'on en croit le livre de la Genèse (10, 2) est le fils de Japhet, un descendant de Noé. Il a donné naissance à un peuple situé au Nord d'Israël. Quant à Kédar, il s'agit, toujours selon la Genèse (25, 13), d'un des fils d'Ismaël, dont les descendants constituent le peuple éponyme situé au Sud-Est d'Israël. Comment, me demanderez-vous peut-être, le psalmiste peut-il résider à la fois en Méshec et en Kédar, alors que ces deux territoires sont éloignés l'un

de l'autre ? Je crois qu'il faut voir dans ces versets une description générale de la condition de l'Israélite habitant aux frontières. Les pèlerins sont appelés à laisser leurs femmes et leurs enfants pour marcher vers Jérusalem, alors même qu'ils sont en guerre avec les peuples voisins ! Non seulement ils abandonnent leurs familles sur place, mais ils laissent de plus à l'ennemi la possibilité d'envahir leur territoire… On comprend mieux l'angoisse des Israélites résidant à la frontière lorsque vient le moment du pèlerinage ! Et l'on saisit mieux le cri désespéré de notre psalmiste : *« Je suis pour la paix, mais quand j'en parle, ils sont pour la guerre »* (v. 7). Le poète désirerait conclure une trêve, au moins le temps du pèlerinage… Mais ses ennemis, trop contents d'en profiter, refusent de lui accorder cette paix qu'il demande. Nous pouvons assurément voir dans ce verset une image de la condition du chrétien, qui annonce la paix mais est de fait confronté à l'hostilité du monde, sans doute justement *parce qu'*il annonce cette paix que le monde rejette. C'est d'ailleurs tout l'honneur de votre mouvement et de votre tradition théologique que d'avoir réaffirmé cet antagonisme biblique entre le monde et l'Église, à une époque, le XVIe siècle, où ces deux notions pouvaient aisément se recouper voire se confondre. Dans tous les cas, notre psalmiste vit douloureusement cette tension entre son appartenance au peuple d'Israël et son rejet par les peuples étrangers, qui lui font la guerre. Cette situation de guerre évoque probablement certaines réalités à nos oreilles. Pendant de longs mois, n'avons-nous pas en effet entendu parler de « guerre sanitaire », de « front contre le virus » ou de « bataille contre la maladie » ? L'auteur semble seul face à ses ennemis : le psaume 120 ne mentionne pas la communauté des Israélites. De même, nous pouvions avoir le sentiment d'être seuls, assiégés dans nos foyers par l'angoisse et le risque de tomber malades. Comme ce psalmiste isolé, il ne nous était pas possible de nous réunir en assemblée. La communion était certes réelle, mais elle ne pouvait pas être « physique » ou « présentielle ». Les craintes de l'auteur de ce psaume peuvent donc nous paraître familières.

Malgré les risques et les menaces aux frontières, l'Israélite est appelé à partir. Mais il n'est pas à la fin de ses peines. Les dangers jalonnent sa route : pillages et brigandage, bêtes sauvages, égarement… Heureusement, le psaume 121, le deuxième du recueil, offre au voyageur une magnifique promesse : *« L'Éternel te gardera de tout mal, il gardera ta vie. L'Éternel gardera ton départ et ton arrivée, dès maintenant et à toujours »* (v. 7-8). L'Israélite peut compter sur la promesse que Dieu est avec lui sur son chemin. Le *« départ »* de ce verset fait référence au début de son pèlerinage, tandis que l'*« arrivée »* désigne le but du voyage : Jérusalem. Le croyant est donc protégé par Dieu du début à la fin de son périple. Nous aussi, soyons assurés que Dieu est avec nous, sur le sentier de notre vie, qu'il nous aide et qu'il nous soutient, quelles que soient les circonstances. Que ce verset constitue une parole d'encouragement : souvenons-nous en lorsque nous traversons des difficultés.

Enfin vient le moment du départ tant attendu. On annonce au psalmiste qu'il est l'heure de partir. Sa réaction est sans équivoque : *« Je suis dans la joie quand on me dit : "Allons à la maison de l'Éternel !" »* (Ps. 122 : 1). L'auteur se réjouit malgré tous les dangers que nous avons exposés ! Il doit avoir de très bonnes raisons de ne pas céder à la peur de quitter son territoire et ses proches. Quelle est la cause de cette joie ? Nous pouvons l'identifier quelques versets plus loin : *« C'est là* [entendez : à Jérusalem] *que montent les tribus, les tribus de l'Éternel — c'est la règle en Israël — pour louer le nom de l'Éternel »* (v. 4). Tous convergent vers Jérusalem. Le peuple d'Israël se retrouve, se rassemble et refait communauté autour de son Dieu. C'est là la source de la joie de notre psalmiste. On retrouve cette idée de communion dans cette expression : *« Jérusalem, tu es construite comme une ville qui forme un ensemble parfait »* (v. 3). Est ici exposée l'idée d'une unité parfaite. Or, pour nous chrétiens, Jérusalem préfigure et symbolise l'Église. Comme l'harmonie des différents éléments qui composent la ville sainte

est parfaite, le corps du Christ, l'Église, est parfaitement harmonieux, ou du moins devrait l'être. L'Israélite peut à nouveau faire communauté avec son peuple après de longs mois à la frontière, à combattre Kédar et Méshec. De la même manière, après une longue période au « front », loin de notre Jérusalem, l'Église, nous pouvons maintenant retrouver les membres de nos communautés locales et nous assembler physiquement. Comme le psalmiste, nous sommes appelés à nous réjouir de pouvoir nous réunir à nouveau. J'espère que c'est le cas pour vous. Je ne crois en tout cas pas beaucoup me tromper en disant que vous êtes heureux d'être présents à ce culte aujourd'hui… Vous êtes visiblement remplis de joie et de paix.

La paix est d'ailleurs également décrite dans ce même psaume : *« Demandez la paix de Jérusalem ! Que ceux qui t'aiment jouissent du repos ! Que la paix règne dans tes murs, et la tranquillité dans tes palais ! »* (Ps. 122, 6-7). Le thème de la paix est omniprésent dans ces deux versets. Le nom même de Jérusalem l'évoque : *Yeroushalaïm*, ne signifie-t-elle pas, en effet, le « fondement de la paix » ? Nous retrouvons dans ce terme la même racine qui a donné le mot *shalom*, la paix. Par conséquent, rechercher la paix de Jérusalem comme nous y invite le psalmiste revient à manifester sa vraie nature. Jérusalem est la ville de la paix : il convient donc de rechercher sa paix, afin qu'elle puisse porter son nom de manière authentique. Le pèlerin trouve la paix à Jérusalem. Lui qui cherchait la paix avec passion auprès des peuples frontaliers sans qu'il la trouve, il la découvre enfin au bout de son voyage, à Jérusalem. Nous pouvons encore une fois voir dans ces versets une image du chrétien, qui cherche désespérément la paix dans le monde mais ne peut la trouver que dans l'Église. Pour la suite, souvenons-nous que nous pouvons trouver la paix dans notre communauté locale. Mais pourquoi l'entrée à Jérusalem procure-t-elle la paix ? Le psalmiste nous donne deux raisons, introduites par l'expression « à cause de » : *« À cause de mes frères et de mes amis, je dirai : "Que la paix règne chez toi !" À cause de la maison de l'Éternel, notre Dieu, je fais des vœux pour ton bonheur »* (v. 8-9). L'auteur nous présente une double communion, qui procure la paix. Tout d'abord, une communion « verticale » avec le Dieu qui réconforte et qui nous donne sa paix, comme le montre la mention de la *« maison de l'Éternel »*. Et puis, une communion que l'on pourrait qualifier d'« horizontale », avec les autres croyants, ces *« frères »* et ces *« amis »* qui nous aident et nous soutiennent. Voilà les deux fondements de la paix qu'éprouve le psalmiste. Nous retrouverons ces deux aspects un peu plus loin.

Après le départ, l'arrivée. Le psalmiste arrive à Jérusalem ! Et c'est l'explosion de joie : *« Jérusalem ! des montagnes sont autour d'elle, et l'Éternel est autour de son peuple, dès maintenant et à toujours »* (Ps. 125, 2). On a le sentiment que notre pèlerin s'écrie plein de larmes, alors qu'il aperçoit la ville sainte au loin : *« Jérusalem ! »*. Il donne en tout cas une description précise de la ville, dont il peint le tableau, ainsi que le montre la description des montagnes qui l'entourent. Il semble attentif aux moindres détails, tellement cette vision le captive. Cette description lui rappelle aussi, par association d'idées, que Jérusalem est le lieu de la présence de Dieu qui est *« autour de son peuple »*, comme le dit notre verset.

Mais le psalmiste n'est pas seulement un spectateur. Il est appelé à constituer cette Jérusalem et à l'édifier, bien sûr avec l'aide de Dieu : *« Si une maison n'est pas construite par l'Éternel, ceux qui la construisent travaillent inutilement ; si une ville n'est pas gardée par l'Éternel, celui qui la garde veille inutilement »* (Ps. 127, 1). Il s'agit pour l'Israélite à la fois de *« construire »* et de *« garder »*. Ce psaume est attribué à Salomon, le constructeur du temple à Jérusalem. La *« maison »* dont parle notre verset renvoie donc très probablement à ce temple, la maison de Dieu en Israël. La *« ville »* dont il est question désigne quant à elle Jérusalem. J'ai déjà dit que Jérusalem préfigurait l'Église. Geneviève nous a par ailleurs rappelé que le temple,

pour nous chrétiens, n'est plus constitué de pierres mortes, mais des pierres vivantes que sont les croyants. L'Église est aujourd'hui le temple du Seigneur. En tant que chrétiens, nous sommes donc appelés à la fois à « construire » et à « garder » l'Église. Il nous faut nous édifier les uns les autres, bâtir ensemble cette Église que nous constituons. Mais il nous faut aussi garder le *« beau dépôt »* dont parle l'apôtre Paul. Ne dit-il pas à Timothée (2 Tim. 1, 14) : *« Grâce au Saint-Esprit qui habite en nous, garde le beau dépôt qui t'a été confié »* ? Notons qu'il est impossible de garder ce dépôt sans l'aide de l'Esprit de Dieu. Il en va de même dans notre passage : c'est bien Dieu, en premier lieu, qui doit *« construire »* et *« garder »*. Est donc énoncée l'idée d'une collaboration, d'une synergie, entre Dieu et les hommes dans la construction de ce que nous, chrétiens, appelons l'Église. Nous constituons l'Église : apportons donc nos dons les meilleurs et contribuons ainsi à l'édification de cette Église dont nous sommes membres. Cette construction n'est cependant possible que si nous laissons s'exprimer notre communion avec Dieu et notre communion les uns pour les autres.

Nous en revenons aux deux sortes de communion, « verticale » et « horizontale », qu'expérimente le pèlerin à Jérusalem. La communion avec Dieu est tout d'abord fortement rappelée : *« Allons à la demeure du Seigneur, prosternons-nous à ses pieds ! »* (Ps. 132, 7). L'Israélite entre dans l'enceinte du temple trois fois par an. Or, le temple était alors considéré comme la résidence de Dieu. Le pèlerin entrant dans l'enceinte du temple avait donc le sentiment d'être dans la présence de Dieu. Il pouvait ressentir une communion spéciale avec Dieu dans ce lieu et à ce moment. Pour nous, Dieu est présent dans l'Église, qui est son temple. Prenons donc conscience que notre communion avec Dieu s'exprime de la manière la plus authentique en assemblée, lorsque nous prions les uns avec les autres. C'est là le deuxième type de communion, plus « horizontal ». L'avant dernier psaume de notre recueil, le psaume 133, l'exprime fortement. Nous avons chanté ce cantique au début de ce culte. J'en rappelle les paroles : *« Oh ! Qu'il est agréable, qu'il est doux pour des frères de demeurer ensemble ! »* (v. 1). Les *« frères »* demeuraient ensemble le temps de chacune des trois fêtes. Chaque pèlerin pouvait alors manifester sa communion avec l'ensemble des Israélites, d'où qu'ils viennent. Les extrémités d'Israël se retrouvaient dans une communion spéciale, tangible, physique, incarnée. C'est une telle communion que nous pouvons expérimenter alors que nous nous réunissons à nouveau en assemblée. Bénissons Dieu pour cette grâce qu'il nous fait de pouvoir manifester concrètement sa présence dans le monde.

Mais, déjà, c'est l'heure du départ. Les Israélites doivent retourner chez eux. Sans doute éprouvent-ils de la peur à retourner en Kédar ou en Méshec. Le dernier psaume de notre recueil, le psaume 134, est là pour les rassurer. Ces trois versets constituent en réalité un dialogue. L'Israélite sur le point de partir s'adresse aux prêtres et aux lévites qui, eux, restent à Jérusalem. Nous avons également chanté ces paroles qu'il adresse à ceux qui demeurent dans la ville sainte : *« Oh ! Bénissez l'Éternel, vous tous, serviteurs de l'Éternel, qui vous tenez dans la maison de l'Éternel pendant les nuits ! Levez vos mains vers le sanctuaire et bénissez l'Éternel ! »* (v. 1-2). Le pèlerin demande donc aux prêtres de demeurer dans la présence de Dieu et de continuer à prier, pour le peuple d'Israël dans son entier, mais peut-être aussi plus spécifiquement pour lui, qui s'apprête à retourner vers Kédar ou Méshec. Et les prêtres et les lévites lui répondent par cette parole d'envoi pleine d'encouragement : *« Que l'Éternel te bénisse de Sion, lui qui a fait le ciel et la terre ! »* (v. 3). De la montagne de Sion, de Jérusalem, la bénédiction s'étend vers les extrémités d'Israël. Le pèlerin peut ainsi retourner au « combat » avec la certitude d'un double soutien : de Dieu (*« que l'Éternel te bénisse »*) et de ses frères (*« de Sion »*, où demeurent les prêtres). Il conserve quelque chose de cette communion qu'il a vécue lors de son pèlerinage. Il ramène un peu de cette paix de Jérusalem chez lui, malgré

l'hostilité à laquelle il est confronté. Nous aussi, peut-être nous faudra-t-il retourner au front. Il ne faut pas exclure la possibilité que la guerre sanitaire se poursuive : le risque d'une « deuxième vague » est toujours présent. Mais, surtout, nous aurons à faire face à cette guerre économique, à cette crise sociale dont on nous dit qu'elle sera inédite par son ampleur. Comme l'Israélite face à Kédar ou Méshec, nous pouvons ressentir de la peur ou de l'angoisse. Mais nous pourrons malgré tout expérimenter la paix dont parle notre texte si nous faisons confiance à Dieu et que nous le laissons agir dans notre vie. Dieu nous enjoint à « rechercher la paix de Jérusalem », à cultiver cette paix dans notre communauté, et celle-ci rayonnera ensuite dans notre environnement quotidien. Face aux épreuves, nous ne sommes pas seuls : nous pouvons compter sur le soutien de Dieu et de nos frères et sœurs en Christ. Nous traverserons cette période difficile si nous sommes unis, si nous formons véritablement cette communauté qu'est le corps du Christ.

Que Dieu suscite et nourrisse la communion que nous sommes appelés à manifester les uns pour les autres.

N'oublions pas de nous soutenir les uns les autres. C'est ainsi que nous surmonterons les obstacles futurs, avec l'aide de Dieu.

Je vous invite à la prière :

Seigneur ! Tu le vois : nous sommes là, devant toi, en assemblée. Merci pour cette grâce immense que tu nous donnes de pouvoir nous réunir à nouveau physiquement et d'attester ainsi que nous sommes une communauté réelle, incarnée. Merci parce que tu nous as rassemblés en Jésus-Christ, la pierre angulaire sur laquelle se construit ton Église. Aide-nous à lui laisser toute la place et à former ensemble son corps. Nous te prions de faire naître en nous cette communion à laquelle tu nous appelles. Permets-nous de manifester cette union parfaite dont nous parlent ces psaumes, en premier lieu dans cette communauté locale, mais encore avec les autres assemblées chrétiennes de Strasbourg, de France et du monde. Que le monde puisse voir que nous formons un seul corps et que nous sommes membres les uns des autres. Jésus-Christ nous dit que l'on reconnaîtra ses disciples par l'amour qu'ils éprouvent entre eux. Puisses-tu nourrir cet amour, Seigneur ! Tu le sais : il sera sans doute plus que nécessaire pour faire face aux épreuves qui s'annoncent. Amène-nous à nous soutenir les uns les autres. Ouvre nos yeux, afin que nous puissions voir ce frère ou cette sœur dans le besoin et que nous l'aidions. Ensemble, nous sommes ton peuple, Seigneur, le troupeau que ta main conduit. Permets-nous de te faire toujours confiance pour la suite. Dirige nos pas, car nous dépendons en tout de ta grâce. Bénis sois-tu, Seigneur, pour les siècles des siècles. Amen.